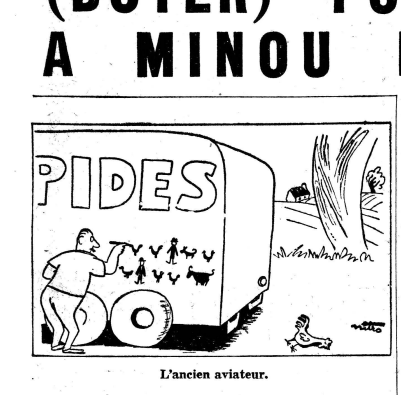
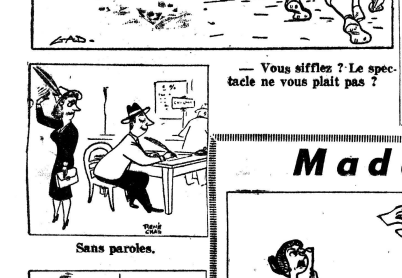
FRANÇOISE GIROUD : L'ONCLE CHARLES (BOYER) POUVAIT SEUL APPRENDRE A MINOU BLANCHAR LE BAISER D'AMOUR DE MAYERLING



L'ancien aviateur.

— Vous sifflez ? Le spectacle ne vous plaît pas ?



Sans paroles.

CHARLES BOYER est à Paris, et avec lui la photo désormais traditionnelle où on le voit, embrassant les filles de Pierre Blanchar en s'attendrissant à la fois parce qu'elles ont grandi et parce que la Tour Eiffel n'a pas rapetissé.

Dominique Blanchar avait six ans lorsqu'elle vit « l'oncle Charles » dans « Mayerling ».

Aujourd'hui, c'est l'oncle Charles qui va la voir dans « Mayerling ». Et peut-être que dans vingt ans, Dominique ira voir le fils de Charles, Michel Boyer, dans « Mayerling ».

C'est devenu une histoire de famille.

Charles Boyer est le parrain de Pierrette, sœur de Dominique, et l'ami le plus ancien de Pierre Blanchar. Tout Paris a pleuré en les voyant ensemble dans les pièces d'Henry Bernstein, ces héros romantiques, se disputer l'amour de Gaby Morlay. Ils avaient été ensemble au Conservatoire, ils eurent ensemble un 2e prix, ils furent ensemble au Gymnase. Ils ont bouleversé ensemble deux générations de femmes qui les voulaient à tout prix tuberculeux, alors qu'ils se portent comme le Pont-Neuf et n'engloutissent que du Beaujolais en guise de philtre d'amour. Ils ne sont pas plus romantiques l'un que l'autre, et si Pierre Blanchar a largement précédé Charles Boyer sur la voie de la vertu familiale, ces deux séducteurs spécialisés sont maintenant deux rudes hommes d'affaires, qu'attendrit seulement leur progéniture respective.

Pierre Blanchar est intimement persuadé que sa fille a du génie et que toute comparaison avec celles qui l'ont précédée dans les rôles d'Ondine et de Marie Vetsera ne peut naître que dans l'esprit de fous, de malades, d'imbéciles ou d'envieux ligués contre une innocente victime.

La victime, heureusement, se porte bien. Sa petite tête brune et solide de vingt et un ans réaliste — presque ! — à l'intimation familiale quotidienne. Car on ne divise par les Blanchar. On les prend en bloc, père, mère, filles, le chat Mimile et Bébert le basset, toujours ensemble, toujours étonnés d'apprendre que le monde n'est pas exclusivement composé d'admirateurs d'une famille si bien faite pour être admirée.

Tous beaux, tous aimables, tous élégants, vivant depuis longtemps dans l'aisance, le succès et le même appartement à meubles laqués de la place du Panthéon, ils se trouvent, quand ils se regardent, bien sympathiques. Et ils le sont.

Le soir de la première représentation d'« Œdipe-Roi », Mme Blanchar, larmes aux yeux, expliquait devant l'insuccès de la pièce, « qu'on en voulait à Pierrot à cause de ses opinions politiques et que c'était dégoûtant d'en vouloir à Pierrot qui est si bon ».

Quelqu'un suggéra timidement que les opinions de Pierrot n'étaient pour rien dans l'ennui incommensurable qui l'avait accablé pendant la représentation. On le foudroya du regard pour lui faire comprendre qu'il était désormais classé dans les fous, les imbéciles, etc., les ennemis de la famille.

Il était naturel qu'une famille si unie retrouvât réunies sur le visage de Dominique les grandes ombres mélancoliques que son père rendit célèbres, éclairées par le doux sourire de sa mère.

Le jour où elle a tourné sa première scène d'amour avec Jean Marais, elle a demandé, consciencieuse, au metteur en scène Jean Delannoy :

— Quand on embrasse sur la bouche, est-ce qu'il faut toujours fermer les yeux ?

Oncle Charles eût été, ce jour-là, d'excellent conseil. Il n'abandonne, lui, un peu de sa hauteur courtoise que pour évoquer son fils de sept ans qui n'est encore jamais venu en France.

Pierre le Grand, comme l'appelle sa fille, est l'oncle Charles communient donc dans l'amour paternel, après avoir communié dans l'amour du théâtre, où Charles Boyer annonce une prochaine rentrée parisienne.

Ses ennemis diront qu'il n'est jamais trop tard pour rentrer. Ses amis le défendront en le donnant pour héros parce qu'il a défondu de son mieux le prestige intellectuel de la France aux Etats-Unis, tandis que les premiers le donnent pour (pour quoi exactement ?) parce qu'il n'a pas défendu la France... en France.

Héros ou... le contraire ? Acteur tout simplement, grand acteur.

Les héros n'ont pas fait la guerre en Amérique et il y eut aussi à Paris des hommes qui ne le firent guère. Les héros et les lâches sont rares. Il reste une immense majorité qui se moque éperdument de n'avoir pas vu M. Charles Boyer dans un bon rôle de soldat. Paris l'a trop aimé pour lui tenir rigueur d'avoir été plus longtemps général sous la redingote de Napoléon que deuxième classe auxiliaire sous la capote kaki.

A Paris, Charles Boyer s'était le Diable, Joueur, buveur, fumeur, coureur, lâchant un lion dans les rues « pour voir réagir les femmes quand elles ont peur », perçant des trous dans le verre où buvait Gaby Morlay pour qu'elle bave en scène, brûlé par toutes les passions, brûlant la rampe et la chandelle par tous les bouts.

A Hollywood, le Diable s'est fait Pape. Sharlish Baw-yeah (prononcez Charles Boyer), sainé par la vertu, est devenu mari fidèle, père modèle, citoyen pondéré et respectueux des lois. Il ne dit pas la messe mais quand il parle on répond « Amen ». Il parle et 60 millions d'auditeurs l'écoutent à la radio. Il a exigé de sa femme, la jolie comédienne anglaise Pat Patterson, qu'elle renonçât à son métier pour se consacrer à son époux, et il trouverait de très mauvais goût qu'elle ne l'attendît pas à la maison lorsqu'il rentre à six heures du studio.

Ma maison, c'est-à-dire une sorte de mas provençal, baptisé « Douce France », flanqué de deux cyprès aux murs tapissés de toiles d'Utrillo et de Picasso. Dans le jardin, un pavillon baptisé « Figeac », où vit sa mère, qui n'a jamais réussi à apprendre l'anglais. Lui non plus d'ailleurs, mais c'est ce qui fait son charme.

Un journaliste aux cheveux gris qu'il défendait le mur de sa vie privée avec une férocité « garrbosque » En fait, ce journaliste a sauté le mur. Derrière, il a vu un couple heureux depuis quatorze ans, un enfant adorable et adoré.

Il a cherché en vain les pieds fourchus du Diable sous les pantoufles du père de famille.

Avant la guerre, Boyer est venu à Paris avec sa femme et des dollars. Il a entré dans un cercle sans sa femme et avec les dollars. En sortant du cercle, il a retrouvé sa femme mais il n'avait plus les dollars. Ce soir-là, elle lui a demandé de ne plus toucher une carte. Il a promis. Et on sait qu'il tient toujours ses promesses.

Pourtant, tout vertueux qu'il est devenu, Charles-Boyer continue à faire rêver les femmes. Il y a vingt-neuf ans que ça dure. Sa mère, Mme Rossignol, veuve et remariée à un inspecteur d'académie qui éleva le petit Charles à Figeac, soupire volontiers :

— Bien sûr, Charles a réussi... Mais ça aurait été tellement mieux s'il avait marché sur les traces de M. Rossignol...

Une autre femme fut de son avis, Simone, la comédienne. Quand elle vit, sur la scène du Théâtre Sarah-Bernhardt, un jeune étudiant en philosophie, gauche, bafouillant, roulant les R à la toulousaine et prétendant dire trois répliques dans la pièce de François Porché « La Jeune fille aux joues roses », elle lui conseilla, apitoyée :

— Avec la voix que vous avez, vous feriez mieux vraiment de vous consacrer à la philosophie...

Il s'est tout de même consacré au théâtre, mais il n'a pas renoncé à la philosophie. Et Maurice Chevalier lui a dédié en ces termes son premier livre : « A Charles Boyer, qui m'a appris à bien lire. »

Pourtant, quand les fantaisistes américains l'imitent, ils ne parlent pas philosophie. Ils prononcent d'une voix grave, en prenant l'accent français, une phrase devenue célèbre depuis qu'il durna une version américaine de « Pépé le Moko » : « Come with me to the Casbah... » (Venez avec moi dans la Casbah).

Il paraît que toutes les Américaines qui ont passé vingt-cinq ans sont prêtes à le suivre « dans sa casbah ». Seulement il ne les invite pas. Il est même assez exaspéré par la réputation de « grand amoureux » qui le poursuit, malgré ses cinquante ans, qu'il fêtera en août, malgré ses tempes grisonnantes, sa silhouette alourdie, ses efforts pour interpréter les hommes mûrs et sages.

Sous sa paupière de velours, son œil devient dur et dément l'éternelle courtoisie de la voix lorsqu'on lui demande s'il a eu envie de nouer avec Jennifer Jones, avec Freddy Lamar, avec Ingrid Bergman, les relations qu'on lui a toujours prêtées avec ses partenaires européennes.

Ce Boyer-là a disparu. On vous prie d'en prendre note. Et tant pis, si, incorrigibles Français, c'est celui-là que vous préférez, celui qui a tourné 45 films, des centaines de têtes et beaucoup de difficultés avant de devenir l'incarnation même du Français en Amérique, et un honnête citoyen américain décoré de la Légion d'honneur, à titre étranger, en France.

Françoise GIROUD.

Madame s'est servie...

— J'ai le regret de dire à madame la baronne que je lui rends mon tablier si elle ne me rend pas ma montre.

— Je ne vous espérais pas si tôt.

— Je vous laisse un instant... ma femme s'impatiente

— Voleur !

« France Dimanche » n'est pas un journal osé. Il ose.

— Hep ! car !

La voleuse et le policier.

— Marie, excusez-moi auprès de mes invités et dites-leur de me téléphoner dans vingt ans.

— Le petit ? Je l'ai assis sur le strapontin !...

— J'admets que c'est aujourd'hui l'ouverture de la pêche, mon chéri, mais je crois que nos témoins vont s'impatienter à la mairie !

— Excusez-moi, j'ai de très mauvais freins...

Ne mangez pas de plats composés d'insectivores

demande le "Journal des Oiseaux"

« L'emploi abusif des engrais chimiques dans la culture des céréales n'est pas seulement nuisible à notre santé, il est cause également de la disparition des oiseaux. »

Cette grave constatation vient d'inciter le « Journal des Oiseaux » (organe d'action internationale pour la protection des insectivores utiles à l'agriculture, des sociétés sérinophiles et de tous les amateurs et éleveurs d'oiseaux de volière, de chasse et de basse-cour) à pousser un sérieux cri d'alarme.

Ce journal évalue à 100 milliards de francs les pertes annuelles que subit notre agriculture du fait de la diminution du nombre des insectivores. Pour apporter un remède à cette destruction insensée et épargner à la population les affres de la famine, il propose les mesures suivantes à prendre d'urgence.

1° Obtenir des ministères intéressés qu'ils souscrivent des abonnements au « Journal des Oiseaux ».

2° Inciter les particuliers à souscrire de nombreux abonnements en faveur du « Journal des Oiseaux ».

3° Réprimer le braconnage sous toutes ses formes.

Et le journal souhaite que cette dernière mesure soit strictement appliquée. Ce qui serait suffisant pour qu'on ne voit plus, « notamment dans certains hôtels, servir couramment des plats composés d'oiseaux insectivores... ».

Le « Journal des Oiseaux » n'a pas entrepris cette campagne à la légère : il est solidement appuyé par les groupements ornithologiques.

Soro s'est martyrisé pour vous raconter « Fabiola »

Le doux cardinal Wiseman, digne ecclésiastique anglo-saxon, a écrit, au XIXe siècle, un ouvrage à tendances particulièrement morales et qui respire les passions honnêtes : « Fabiola ou l'Eglise des catacombes ». Ce roman, que je regrette de ne pas avoir lu, retrace les souffrances des premiers chrétiens persécutés. Mgr Wiseman n'avait pas prévu le cinéma (peut-être se serait-il, alors, simplement consacré aux devoirs de sa charge). « Fabiola » n'avait pas encore été tourné. C'était une lacune. Elle a été comblée par le signor Alessandro Blasetti, metteur en scène italien et immortel auteur de la « Couronne de fer ».

« Fabiola », fresque évangélique, s'est transformée, entre les mains du signor Blasetti, en une sorte de « western » compliqué d'une intrigue policière.

Première époque

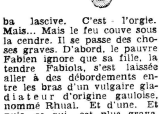
La scène se passe à Rome, vers le IVe siècle après J.-C. Fabien Sévère, patricien et sénateur intègre, offre, dans sa villa d'Ostie (voyez l'allusion), un gueuleton à d'autres patriciens. Couchés sur des lits de repos, ils s'abreuvent de vin de Salerne et d'hypocras, pendant que des danseuses quasi nues miment devant eux une sorte de samba lascive. C'est l'orgie. Mais... Mais le feu couve sous la cendre. Il se passe des choses graves. D'abord, le pauvre Fabien ignore que sa fille, la tendre Fabiola, s'est laissée aller à des débordements entre les bras d'un vulgaire gladiateur d'origine gauloise, nommé Rhual. Et d'une. Et puis, ce qui est plus grave, Fabien sait que tous ses esclaves (à la cadence de cent par jour) se convertissent à la foi chrétienne. L'Empire vacille sur ses bases. Maxence, l'empereur, cherche un moyen pour se maintenir en pouvoir envoyer les factieux en camp de concentration. Pour ce faire, il a envoyé chez Fabien son âme damnée, Pulvien Pétrone, qui porte sur sa figure les stigmates de l'hypocrisie, de la cautèle, de la cruauté et du double jeu. Et voici qu'en plein milieu du repas, notre sénateur, visité par l'esprit de ses ancêtres, se dresse sur sa couche, rejette les hétaïres et la vaisselle d'or, et déclare qu'il est pour. Du coup, il affranchit ses esclaves, au grand dam des envoyés de l'empereur... Il y a un moment de stupéfaction (ici, l'histoire se complique, parce que le spectateur apprend qu'il y a un autre empereur, Constantin, qui n'est pas du tout d'accord avec Maxence, et qui porte la croix sur son drapeau).

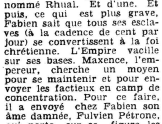
Bon. Voici donc notre Fabien suspect. Il se retire pour prendre un bain (le fameux bain de minuit des Romains), discute avec sa fille, se met à pleurer auprès d'une statue de Jupiter (notez, pour mémoire, qu'entre temps, il a pris une pile en se battant avec Rhual, le gladiateur gaulois, lequel est amoureux de Fabiola, laquelle est amoureuse de lui, mais le cache encore).

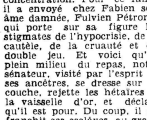
Que se passe-t-il ? Mystère. Le brave Fabien est retrouvé assassiné auprès de sa statue. Qui a tué ? *Chi lo sa*, comme disent les Italiens. Bref, ça se corse. C'est le moment où jamais d'accuser les chrétiens. Ce qui est fait sur l'heure. On laisse pleurer Fabiola. On quitte la maison sur des chars romains à deux roues, traînés par de fougueux étalons d'époque. Que va-t-il se passer ? Rien. Nous nous retrouvons à Rome, dans une école dirigée par un vieux philosophe barbu, qui passe ses loisirs à écrire les Evangiles, et ses récréations à gifler un nommé Corbinus, qui a une sale gueule. Dès ce moment, on sent que ce Corbinus... mais n'anticipons pas. Bref, Rome est en ébullition, car ce sont les obsèques nationales de Fabien. La cérémonie est entachée de manifestations insupportables, provoquées par les chrétiens (bien entendu, il s'agit de faux chrétiens, des provocateurs pour tout dire). Aussitôt, la police — les prétoriens du régime abject — intervient à coups de matraques. C'est l'affolement. Les chrétiens se planquent. Des affiches sont apposées sur les murs des temples, qui interdisent, en latin, les rassemblements de plus de deux personnes. Rhual, dont le spectateur avait perdu la trace, réapparaît soudain. Il a été battu par des messieurs (vives romani) qu'il ne connaissait pas. Mais il a, aussi, été nommé décurion (grade qui doit correspondre à celui de caporal dans nos belles armées modernes).

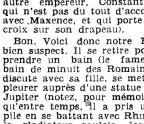
Mais où se sont cachés les chrétiens assassins ? Toute personne un peu au courant des mœurs de ce temps sait qu'ils sont tapis dans les catacombes.

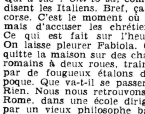
Cependant, le méchant petit Corbinus (on vous le disait bien) a découvert la retraite des évangélistes, et a surpris saint Jean-Baptiste dans l'exercice de ses augustes fonctions. Il va dénoncer tout le monde. Le décurion Rhual est chargé d'arrêter les dangereux conspirateurs. Son chef, Sébastien, un centurion très photogénique, a refusé de faire ce sale boulot. Rhual, guidé par l'infâme Corbinus, pénètre dans les catacombes. Et qu'y trouve-t-il ? Fabiola, ma parole ! La mâle figure du décurion se mue en faciès. C'est une tempête sous un casque. Fin de la première époque.

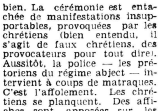


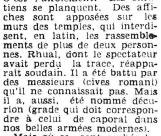


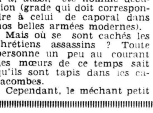












...La deuxième époque

Rhual sait qu'il vient d'arrêter des innocents. Il a des remords. Les pauvres chrétiens n'en mènent pas large. Non seulement on les lapide dans les rues, non seulement on pille leurs domiciles, mais encore ils vont passer en jugement. Ca y est. Ils y passent. Malgré les interventions, ils sont condamnés à aller au cirque.

Tout ce beau monde se retrouve dans les arènes. Les uns sur les gradins, les autres au milieu. C'est du beau spectacle. Sous les huées de la plèbe déchaînée (*panem et circenses*) les chrétiens sont brûlés à petit feu, écartelés, crucifiés, découpés en morceaux (parfois même sans être morts, ce qui a l'air de les étonner), etc. La foule, qui n'oublie pas qu'elle est dans un cirque, réclame les lions. On ouvre les portes. Les voici. Ils jettent des coups d'œil à droite et à gauche, parfaitement indifférents. Ils ont l'air débonnaire et fatigué. Enfin ils se décident à casser la croûte : « Encore du chrétien », semblent-ils penser. Mais les meilleures plaisanteries ont un terme. Changement de décor. Voici venir les myrmidons. Ils sont chargés de massacrer Rhual (lequel a perdu son grade, s'est converti, a refusé l'amour de Fabiola, refuse de tuer des hommes, et veut prouver qu'il est inutile d'avoir un glaive pour se défendre).

Premier gladiateur : Rhual casse son trident de rétiaire, mais gagne le cœur de Fabiola (Fabiola sent venir la grâce).

Second gladiateur : *idem* (Fabiola, qui peut sa... Rhual, ne fait pas un geste, malgré les conseils du cauteleux Fulvien).

Troisième gladiateur : C'en est fait de Rhual. Il ne peut plus. Il choisit sur l'arène (Fulvien de plus en plus pressant : « Tu vois, il va mourir. Sauve-le ! » Fabiola fait le signe de croix).

C'est fini... Non, pas du tout ! On entend le clairon. Les troupes de Constantin envahissent l'arène. Fabiola se précipite dans les bras de Rhual. Les méchants disparaissent. Les bons arrivent. Le film est terminé.

Petit commentaire

1. Le petit jeu consiste à remplacer les Romains par des gars du Far-West. Fabien Sévère, c'est l'inflexe juge Patterson ; Corbinus, la petite gouape à la solde du tenancier ; Fulvien, le shérif félon. Sébastien, le cow-boy sans peur et sans reproche ; Rhual, la mauvaise tête (mais bon cœur) ; la plèbe, les féroces indiens scalpeurs ; les troupes de Constantin, l'armée fédérale. Hein ?

2. Fabiola est bien belle. Je ne sais si, suivant l'expression consacrée, « tout Paris pour Morgan aura les yeux de Rhual », mais il faut bien convenir que Michèle est parfaite dans les scènes d'amour. Elle ne les joue pas, elle les vit. On le dirait, en tout cas.

SORO.